

des combats meurtriers, forcés de coucher dehors au froid et à la pluie, même dans les villes. Au moment où j'écris ces lignes, je viens de recueillir deux gardes mobiles de la Dordogne, qui auraient couché sur le pavé, sans tente pour s'abriter et sans vêtements suffisants pour se préserver du froid. Pourtant ces souffrances ne sont rien en comparaison de celles qu'on endure dans les pays occupés par l'ennemi.

La saison rigoureuse n'est pas commencée, et déjà les hôpitaux sont encombrés de jeunes mobiles qui n'ont pu supporter ces premières fatigues. Combien de familles qui errent de ville en ville, fuyant devant l'ennemi, et dont quelquefois les membres se cherchent les uns les autres avec anxiété sans pouvoir se trouver ! La France offre en ce moment le spectacle d'une nation en déroute, elle qui, il y a quelques mois seulement, invitait encore les peuples de l'Europe à venir boire à la coupe de ses voluptés. Voilà comme Dieu châtie son amour des jouissances ! Et qui sait quand sera le terme des épreuves ? Qui sait même quand elles cesseront de s'accroître ?

Le troisième désordre est l'attachement aux richesses, le désir d'en amasser sans frein ni mesure. Le bonheur suprême a paru être la richesse, parce qu'elle procure tout à la fois les satisfactions de l'orgueil et les jouissances de la volupté. L'Etat semblait être le plus riche qu'il y eût au monde : s'il demandait un milliard on lui en offrait quatre ; les petits bourgeois doubleraient leur fortune en dix ans ; les gros spéculateurs gagnaient vingt millions en quinze minutes ; la France prêtait son or à tous les gouvernements en détresse. Maintenant qu'arrive-t-il ? Vingt-